

Språklig mångfald och enhetssträvan – om svensk språkpolitik i tidsperspektiv

Jean-François Battail

2010

Cultural diversity, Multilingualism and Ethnic minorities in Sweden

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064035ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064035ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de langue française

ISSN

2104-3272 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Battail, J.-F. (2010). Språklig mångfald och enhetssträvan – om svensk språkpolitik i tidsperspektiv. *Sens public*. <https://doi.org/10.7202/1064035ar>

Article abstract

La Suède, qui s'est ouverte plus que tout autre pays nordique à l'immigration après la Seconde Guerre mondiale, compte aujourd'hui plus d'un million de personnes d'origine étrangère. Ce multilinguisme et multiculturalisme de date récente tend à occulter le fait que par le passé, le royaume suédois a été moins homogène qu'on ne le prétend souvent. Une grande variété dialectale a été source de particularismes qui ont subsisté longtemps et n'ont pas totalement disparu. De plus, la présence de minorités historiques parlant des langues finno-ougriennes constitue un élément marquant de différenciation, qu'il s'agisse des autochtones du Grand Nord, les Sâmes, ou de la majorité fennophone de Finlande — qui fut la province orientale de la Suède du début du 14^e siècle jusqu'en 1809. À quoi se sont ajoutées des vagues d'immigration successives qui, sans avoir l'ampleur de celles que le pays a connues dans la seconde moitié du 20^e siècle, ont laissé des traces durables.

Une étude diachronique de la politique linguistique en Suède permet de prendre la mesure des stratégies mises en œuvre par le pouvoir central pour construire une langue nationale capable de s'imposer au détriment des parlers régionaux et de lutter contre des langues concurrentes parfois envahissantes (à tour de rôle l'allemand, le français, l'anglo-américain, voire même, jusqu'au 18^e siècle, le latin dans certains contextes). Diversité linguistique et aspirations à l'unité : tel est l'objet de cette communication qui se propose de retracer schématiquement l'évolution de la politique linguistique de la Suède. Langue et identité sont étroitement liées.

Compte tenu du sujet traité, il m'a paru opportun d'oublier pour un temps ma langue maternelle et de m'exprimer en suédois. Recourir à un idiome étranger est une manière de bousculer quelque peu ses habitudes de pensée, car chaque langue a son génie propre. Dans le cas présent, ce choix est également motivé par le désir de saisir de l'intérieur, autant que faire se peut, ce qu'ont été les enjeux de plusieurs siècles d'histoire.





Revue internationale
International Webjournal

www.sens-public.org

'Cultural diversity, Multilingualism and Ethnic minorities in Sweden'

*

Språklig mångfald och enhetssträvan – om svensk språkpolitik i tidsperspektiv

JEAN-FRANÇOIS BATTAIL

Résumé: La Suède, qui s'est ouverte plus que tout autre pays nordique à l'immigration après la Seconde Guerre mondiale, compte aujourd'hui plus d'un million de personnes d'origine étrangère. Ce multilinguisme et multiculturalisme de date récente tend à occulter le fait que par le passé, le royaume suédois a été moins homogène qu'on ne le prétend souvent. Une grande variété dialectale a été source de particularismes qui ont subsisté longtemps et n'ont pas totalement disparu. De plus, la présence de minorités historiques parlant des langues finno-ougriennes constitue un élément marquant de différenciation, qu'il s'agisse des autochtones du Grand Nord, les Sâmes, ou de la majorité fennophone de Finlande — qui fut la province orientale de la Suède du début du 14^e siècle jusqu'en 1809. À quoi se sont ajoutées des vagues d'immigration successives qui, sans avoir l'ampleur de celles que le pays a connues dans la seconde moitié du 20^e siècle, ont laissé des traces durables.

Cultural diversity, Multilingualism and Ethnic minorities in Sweden * Kulturell mångfald, Flerspråkighet och Etniska minoriteter i Sverige * Diversité culturelle, Multilinguisme et Minorités ethniques en Suède

International Conference 2-3 September 2009 – Stockholm, Sweden

Presentation and contents

CHRISTOPHE PREMAT

The language situation in Sweden: the relationship between the main language and the national minority languages

RIINA HEIKKILÄ

Språklig mångfald och enhetssträvan – om svensk språkpolitik i tidsperspektiv

JEAN-FRANÇOIS BATTAIL

Cultural diversity and international law. In the field of human rights and identities

JOSEPH YACOB

National minorities/ New minorities. What similarities and differences in contemporary Europe?

YVES PLASSERAUD

Identity conflicts among Oriental Christian in Sweden

DAVID GAUNT

Multicultural Sweden, assimilationist France: how and why national identity narratives evolve

NATHALIE BLANC-NOËL

National identity, inclusion and exclusion. An empirical investigation

HANS LÖDÉN

The dramatisation of violence from Montesquieu to Lars Norén

GÉRARD WORMSER AND CAROLE DELY

Diversity and similarity beyond ethnicity: migrants' material practices

MAJA POVZANOVIĆ FRYKMAN

Addressing cultural differences resulting from immigration: a comparison between French and Swedish public policies

CYRIL COULET

Community interpreting in Sweden and its significance to guaranteeing legal and medical security

EVA NORSTRÖM

Språklig mångfald och enhetssträvan – om svensk språkpolitik i tidsperspektiv

Jean-François Battail

La Suède, qui s'est ouverte plus que tout autre pays nordique à l'immigration après la Seconde Guerre mondiale, compte aujourd'hui plus d'un million de personnes d'origine étrangère. Ce multilinguisme et multiculturalisme de date récente tend à occulter le fait que par le passé, le royaume suédois a été moins homogène qu'on ne le prétend souvent.

Une grande variété dialectale a été source de particularismes qui ont subsisté longtemps et n'ont pas totalement disparu. De plus, la présence de minorités historiques parlant des langues finno-ougriennes constitue un élément marquant de différenciation, qu'il s'agisse des autochtones du Grand Nord, les Sâmes, ou de la majorité fennophone de Finlande — qui fut la province orientale de la Suède du début du 14e siècle jusqu'en 1809. À quoi se sont ajoutées des vagues d'immigration successives qui, sans avoir l'ampleur de celles que le pays a connues dans la seconde moitié du 20e siècle, ont laissé des traces durables.

Une étude diachronique de la politique linguistique en Suède permet de prendre la mesure des stratégies mises en œuvre par le pouvoir central pour construire une langue nationale capable de s'imposer au détriment des parlers régionaux et de lutter contre des langues concurrentes parfois envahissantes (à tour de rôle l'allemand, le français, l'anglo-américain, voire même, jusqu'au 18e siècle, le latin dans certains contextes). Diversité linguistique et aspirations à l'unité: tel est l'objet de cette communication qui se propose de retracer schématiquement l'évolution de la politique linguistique de la Suède. Langue et identité sont étroitement liées.

Compte tenu du sujet traité, il m'a paru opportun d'oublier pour un temps ma langue maternelle et de m'exprimer en suédois. Recourir à un idiome étranger est une manière de bousculer quelque peu ses habitudes de pensée, car chaque langue a son génie propre. Dans le cas présent, ce choix est également motivé par le désir de saisir de l'intérieur, autant que faire se peut, ce qu'ont été les enjeux de plusieurs siècles d'histoire.

- - -

Sverige betraktas ofta som ett homogent land, vilket har visst fog för sig, särskilt vid jämförelse med andra europeiska länder. Det är dock en sanning med modifikation. En del skarpa iakttagare har lyft fram en annan dimension, nämligen mångfalden. Så demografen Gustav Sundbärg, som i *Det svenska folklynnnet* (1911) slog fast att partikularismen länge varit ganska framträdande i Sverige och att bygden kanske betytt mer än nationen. En mansålder senare noterade romanförfattaren Ludvig Nordström, tillika en begåvad reporter, att landet ända till dags

dato varit starkt partikularistiskt, att varje provins hade "levt sitt liv för sig inom den mer eller mindre lösa riksenheten" (*Pyramiden Sverige*, 1934). Och regional mångfald är inte allt. Det har funnits och finns historiska minoriteter — främst samer och finnar. Långt före 1900-talets andra hälft har också successiva vågor av invandring satt sin prägel på landet. Från Tyskland, Holland, Vallonien, Frankrike, Skottland... har hantverkare, handelsmän, brukspatroner, militärer, jurister, även konstnärer och lärda, kunnat vid skilda tillfällen slå rot i Sverige. Nationsgemenskapen utsträcker sig inte bara i rummet utan även i tiden. Därav vikten av ett historiskt perspektiv om man vill bilda sig en uppfattning om hur Sverige har hanterat mångfalden. Språkpolitiken förr och nu erbjuder härvidlag en intressant infallsvinkel.

Att språkfrågan förtjänar särskild uppmärksamhet beror på det starka bandet mellan statsmakt och modersmål. Som kulturellt värdesystem av reproducerande karaktär har det nationella språket varit en kontinuitets- och stabilitetsfaktor. Modersmålet är en integrerad del av personligheten. Fädernesland och modersmål hör ihop! Språket är en orienteringskompass, en förmedlare av det identitetsbärande kulturarvet, och som sådant det viktigaste instrumentet för att konstruera gemenskapen och inte minst för att upprätthålla och bevara nationaliteten. Riksspråket utgör ett nationellt särmärke som är bärare av en unik världsbild, även om det är få som reflekterar över det. Och dess trögrörlighet har också varit till fördel — visst förändras språket, men långsamt, och utan att förlora sina grundegenskaper.

Kraftiga regionala variationer inom landets gränser har skapat behov av en gemensam språkform tvärs över dialekterna för att inbördes möjliggöra eller underlätta förståelsen. Men även främmande språk har varit både konkurrenter och bundsförvanter till det nationella idiomet. Utländska kulturströmmar och språkgods har varit ständiga följeslagare och källa till berikande men också stundvis blivit så pass påträngande att de kunde te sig som ett hot. Den tyska strömmen var kraftigast under medeltiden och den tidigmoderna perioden, den franska under nyare tiden, och långt senare den engelsk-amerikanska. Det mest påfallande är lexikaliska adoptioner, många av dem kompatibla med svenska egenskaper i fråga om stavning, uttal och böjning, men också fraseologiska översättningslån som i varierande grad påverkat själva tänkesättet. Till och med latinet, så omhuldat av de lärda fram till 1700-talet, har kunnat vara ett hinder för svenskans blomstring, åtminstone i begränsade kretsar.

Vi saknar fasta kriterier för att fastställa vad som är språk, dialekt eller mål. Eller rättare sagt är det inte språkvetenskapen som kan ge svar på frågan. De politiska och kulturella förhållandena är långt viktigare än de rent språkliga. Ibland säger man att "språk är en dialekt med en armé och en flotta", och det ligger mycket i det. Riksspråket — eller standardspråket — är en politisk konstruktion som krävt målmedvetna och aktiva handlingar under en längre tid. Dess framväxt, etablering och konsolidering är en historisk process som återspeglar maktförhållandena.

Riksspråket härrör från vinnarnas dialekt. Maktens vagga i Sverige har varit Mälardalen — Sigtuna, Uppsala, Stockholm. Det är där ett skriftspråk som hörde ihop med den styrande klassen gradvis utformats. Sålunda har ett antal språkliga praktiker lyfts fram under historiens lopp som legitima och påtvingande — och därmed trängt undan eller underkuvat andra praktiker. Ur den här synvinkeln bör språkhistorien skrivas mot bakgrund av de dominansförhållanden som har funnits vid skilda tider.

Man antar att ett svenskt skriftspråk som gradvis ersatte latinet i officiella sammanhang har börjat utformas på 1200-talet. Som rötter till detta etablissemangets språk räknas landskapslagarna, de äldsta bevarade skrifterna med latinska bokstäver. Den allra första urkunden på landets mål är ett fragment av Äldre Västgötalagen från år 1225. Dessa källor är desto viktigare som lagspråket skulle vara ganska oförändrat fram till 1734 års lagbok. Under medeltiden utarbetades också ett särskilt administrativt språk som var nära förknippat med kungens kansli. Även i dag använder man gärna begreppet "kanslispråk" för att beteckna den mer eller mindre ogenomskinliga byråkratiska jargongen! Dessa språkliga praktiker var givetvis förunnade en liten elit, men de hade betydelse för det framväxande riksspråkets stadga, som också förstärktes av ett systematiskt översättningsarbete.

Ett avgörande steg togs under 1500-talet i samband med införandet av lutheranismen. En av huvuduppgifterna för de första reformatörerna var att göra den heliga skriften direkt tillgänglig för folket, vilket stötte på många svårigheter. Som skriftspråk kunde inte modersmålet mäta sig med de bibliska språken; ordförråd och syntax visade sig alltför bristfälliga. På den tiden fanns det inte heller ordböcker eller grammatikor. Att framställa guds ord i svensk språkdräkt var en stor utmaning som krävde ett omfattande filologiskt och litterärt arbete. Några enstaka försök hade gjorts tidigare. Vid tiden för kristendomens och latinets etablering i Norden i äldre medeltid finns det spår av återgivning på modersmålet av valda bibliska avsnitt — några citat i heliga Birgittas *Uppenbarelser* kan nämnas som exempel. Men den första bedriften kan dateras 1526, nämligen översättningen till svenska av *Nya testamentet*. Detta årtal tillskrivs en sådan dignitet att det anses markera inträdet till en ny fas i språkhistorien, då "äldre nysvenskan" avlöser "fornsvenskan". Denna process fortsätter med översättning av *David's psalmer* (1536) och fullbordas med utgivningen av hela den heliga skriften på svenska, den så kallade *Gustav Vasas bibel* (1541) — frukten av ett lagarbete med Olaus Petri och Laurentius Andreæ som portalfigurer. Luther, som själv översatt bibeln till tyska 1534, var en viktig inspirationskälla. Man skulle vara budskapet trogen men inte efter bokstaven utan på ett språk som gemene man kunde begripa. Att förena texttrohet och begriplighet torde vara det ideal som varje översättare försöker leva upp till. Den svenska texten är uttrycksfull och högtidlig, med vissa ålderdomliga drag som efterhand blev alltmer synliga, vilket inte hindrade att samma version skulle tryckas på nytt utan större

ändringar 1618 (Gustav Adolfs bibel) och 1703 (Karl XII:s bibel). Gustaf III insåg visserligen att en ny översättning borde företas, och han utnämnde i detta syfte en bibelkommission 1773. Det skulle dock dröja 144 år innan den nya utgåvan, som inte innehöll märkvärdiga nymodigheter, kom ur trycket (Gustaf Vs bibel, 1917). Det var först år 2000 en riktigt modern version — på gott och ont — såg dagens ljus.

På reformationens tid var det emellertid bara ett fåtal människor som hade råd att skaffa sig boken, men den blev på sikt hela folkets egendom. Man kan hävda med fog att ingen annan skrift har haft större betydelse för den kulturella utvecklingen i så motto att den bibliska texten skulle under århundraden ha ett fast grepp över svenskarnas tankemönster och uttryckssätt. För det första spelade den en grundläggande roll för konsolidering och standardisering av nationalspråket — en process som förstärkes av tryckpressarna som hamnade under luthersk kontroll med kungligt stöd. I denna kanoniska text som ägde stor auktoritet fanns mönster för stavning, ordböjning, ordförråd och stilistiska uttryckssätt som bestämde språkutvecklingen långt framöver. Men bibeln på svenska blev också en litterär inspirationskälla av sällan skådat mått. Den erbjöd ju alla möjliga berättelser och genrer och var därmed ett outtömligt förråd för den nationella litteraturen. Även i våra dagar finns det många spår av den bibliska ådran i svensk litteratur, inte minst i form av en intertextualitet som ställer krav på den översättare som inte alltid är så bevandrad i denna protestantiska kultur. Därtill kommer den politiska dimensionen. Statskyrkan var en del av staten, och kungen var kyrkans högsta chef. Gustav Vasa och hans närmaste män ansåg att svenska språket hade blivit nedsmutsat under Kalmarunionens dagar, då Danmark var den ledande makten. Därav en ideologisk strävan att återgå till "rätt svenskt språkbruk". Former som i bibelöversättningen kunde påminna om grannspråket utmönstrades, samtidigt som kungens kansli systematiskt bekämpade äkta eller förmenta danismer i alla officiella dokument. Gustav Vasa, "den moderna statens grundare", kan betraktas som den förste monark som konsekvent förde en nationell språkpolitik.

Än så länge var det officiella språket förbehållet en begränsad krets makthavare, knutna till statliga och kyrkliga institutioner. Detta inlärda, starkt regelstyrda och normerade skriftspråk, som fortfarande bar prägel av latinska och till dels tyska förebilder, skulle sedan sprida sig långsamt till den privata sfären. Under reformationens första fas saknade vanligt folk läskunnighet, och även förmågan att riktigt förstå uppläst skrivet språk. De sändebud Gustav Vasa skickade till allmogen blev instruerade att inte läsa upp de kungliga breven utan återberätta dem — jfr de medeltida landskapslagarna som också var avsedda för muntlig trading, även om de var nedtecknade. Alfabetiseringen var dock på gång tack vare statskyrkans strävan att göra bibeln tillgänglig för alla. Denna typ av folkbildning var visserligen ganska påtvingande (medelst katekesundervisning, kunskapskontroll, husförhör och annat) men den gav resultat: under 1600-talet var

läskunnigheten påfallande hög i Sverige vid internationell jämförelse. Under 1500-talet fanns det inte heller något enhetligt språk. De svenska dialekterna ingick i ett språkligt kontinuum tillsammans med de övriga skandinaviska språken. Det fanns fortfarande gott om genuina folkmål som var typiska för varje trakt. Ett gemensamt talat riksspråk var en ännu senare företeelse — enligt specialisterna skulle homogeniseringsprocessen börja göra sig gällande först under drottning Kristinas regering. Även i detta sammanhang har prästerna, som predikade på modersmålet, spelat en viktig roll. Det är dock långt senare en reell utjämning skulle ske på grund av flera medverkande faktorer: folkskolans etablering i hela riket, nya kommunikationsmedel, ökad mobilitet, massmediernas spridning... — en oavslutad process: de dialektala varianterna må vara marginaliserade, de är långt ifrån utrotade.

Språkproblematiken är på flera sätt särskilt intressant under 1600-talet. Å ena sidan är det då en nationell litteratur håller på att ta form i Sverige. Det unga riksspråket pockade på en fullfjädrad litteratur, som i sin tur skulle ge glans och ökad legitimitet åt det nationella idiomet. På grund av denna ömsesidiga förstärkning är det berättigat att betrakta språk- och litteraturhistoria som två sidor av samma blad, inte minst med hänsyn till att de första nationella diktarna, med Stiernhielm i spetsen, också var hängivna filologer med breda teoretiska intressen. Å andra sidan var metropolen bara en bråkdel av Storsverige, denna konglomeratstat som under stormaktstiden (1611-1718) fick hantera den största kulturella och språkliga mångfald som någonsin skådats i landets historia. Därav frågan om vilken språkpolitik regeringen ansåg lämplig inom detta multinationella imperium.

Först några ord om födelsen av en svensk nationell litteratur, mot bakgrund av strömningar från övriga Europa där nationella ambitioner gjorde sig alltmer gällande. Att kodifiera och legitimera modersmålet som kulturspråk var en angelägen uppgift, inklusive i länder som redan hade en etablerad litterär tradition, men i ännu högre grad i de delar av Europa där Renässansen endast hade haft begränsade verkningar. Descartes hade öppnat en bräsch genom att skriva *Discours de la méthode* på folkets språk (1637), under åberopandet av förnuftets universalitet oavsett medium, och hans franska lärjungar skulle skriva uteslutande på landets språk. 1669 publicerade Louis le Laboureur ett manifest betitlat *Avantages de la langue française sur la langue latine*. Demokratiska och även feministiska argument kom till uttryck. Motstånd fanns alltså, men det hindrade inte franskan, som sedan länge var etablerad som litterärt språk, att erövra de filosofiska och vetenskapliga områdena. Liknande vindar blåste i Norden. Där hade man emellertid en längre väg att gå, beroende på att renässanshumanismen varit svagare än i Sydeuropa. Reformationen hade visserligen spelat en avgörande roll för språkets utveckling, men alla strävanden i den riktningen var underordnade religiösa syften. Vid sidan av bibelöversättningen var de första litterära ansatser tätt förknippade med didaktiska och uppbyggliga mål — så med

Olaus Petris *En nyttig undervisning*, som utgör en sammanfattning av den evangeliska läran, eller skoldramer i Melanchtons anda med iscensatta bibliska motiv. Det skulle dröja innan en profan kultur fick gynnsamma villkor för att utvecklas. Å andra sidan var det också ett patriotiskt krav att odla och förädla landets språk. En regeringsstyrd göticism var närmast den officiella ideologin under stormaktstiden. På 1620-talet hade Gustav II Adolf planer på att inrätta en professur i svenska språket vid Uppsala universitetet, och kungen gav riksantikvarien Bureus i uppdrag att samla material till ett fullständigt svenskt lexikon, men tiden var inte mogen än.

Svenskans intåg i litteraturen stötte på flera svårigheter. Var det möjligt att bygga en nationell litteratur som verkligen höll måttet, och var det önskvärt? Att svara bejakande på den första frågan innebar att man övervann den defaitism som alltsedan Erasmus tid hade bromsat varje försök i den riktningen. Man ansåg ju att det fanns en oöverbryggbar klyfta mellan den latinska poesin och vad som kunde åstadkommas på det nationella språket. De första som dristade sig att drömma om en äkta poesi på svenska sökte en omväg via den klassiska antiken genom att jämföra modersmålet med latinet, grekiskan och hebreiskan. Poetiken kunde hämtas hos Aristoteles, retoriken hos Cicero, men det fanns inga tillämpliga mönster för prosodi och metrik eftersom de germanska språken har helt andra förutsättningar än de klassiska. Återstod att utarbeta nya instrument, vilket Georg Stiernhielm, "den svenska skaldekonstens fader", gjorde med stor framgång. *Herkules* (fullbordat 1658) är det första poetiska mästerverket på modersmål, men dikten kom inte ur det tomma intet. Stiernhielm hade ägnat stor möda åt språkliga studier och lexikaliska samlingar (jfr. *Gambla Swea-och Göthamåles fatebur*, 1643), och hans lärjungar skulle visa samma teoretiska medvetenhet vid sidan av själva diktningen, till exempel Samuel Columbus som pläderade för svenskan som kulturspråk och föreslog vissa förbättringar i *En Svensk Orde-Skötsel* (andra hälften av 1600-talet). Det var alltså bevisat att man kunde åstadkomma konstpoesi på svenska, men var det önskvärt? Många lärda som förfäktade en universellt inriktad humanism med latinet som litterärt kommunikationsmedel tvivlade starkt på det. Kampen för erkännandet var inte vunnen än, därom vittnar bland andra Skogekär Bergbo i *Then svenska språkets klagemål* (1658), men den göticism som gynnades på högsta ort var stark nog för att motverka de traditionella ståndpunkter som Uppsalahumanister höll fast vid. Stina Hansson, som ingående studerat denna kamp för hegemonin mellan lärdomsstaden och de styrande i Stockholm, hävdar lite tillspetsat att det var regeringen som via kansliet blev "den svenska skaldekonstens fader". Det ligger någonting i det — även om det inte finns anledning att förringa Stiernhielms ypperliga insatser!

Under stormaktstiden hade dock regeringen helt andra problem att brottas med i samband med den mäktiga territoriella utvidgningen som började i Baltikum under Erik XIV:s dagar, ökade gradvis under trettioåriga kriget, nådde sin kulmen med Karl X Gustavs erövringar. Ända fram till

nederlaget vid Poltava 1709 gällde det att administrera den koloss med lerfötter som Storsverige egentligen var. De svenska östersjöprovinserna (Estland, Ingermanland, Livland) som erövrades från 1571 till 1629 hade tidigare tillhört Tyska orden. Ingenstans sammanföll etniska gränser och statsgränser, och ingen krävde heller att så skulle vara. De styrande i Stockholm försökte aldrig tvinga fram svenskan som officiellt språk. Det var tyska — överklassens modersmål — som gällde som förvaltnings- och rättskipningsspråk, även för den inte obetydliga svensktalande minoriteten i Estland. Rikets lagar översattes till tyska av de lokala svenska myndigheterna. I motsats till Danmark som förfogade över ett "Tyskt kansli" i Köpenhamn fanns det ingen motsvarande myndighet i Stockholm. Därav en viss brist av professionalism. Ibland följer översättarna så slaviskt originaltexten att de som inte kunde ursprungsspråket hade svårt att begripa vad som menades! Hur som helst intog den svenska makten en pragmatisk attityd. Kommunikationsbehoven fick företräde. Mångspråkighet var inte något problem, bara man hade lydiga undersåtar. Sveriges storhet hävdades på ett annat sätt, nämligen genom spridning av göticiska propagandainslag som förhärligade gamla förment svenska eller nordiska prestationer, seder och bruk, men det var mer monumental historieskrivning än praktisk politik. Och religionen var långt viktigare för konglomeratstatens sammanhållning än språket. Lutheranismen var det kitt som höll ihop rikets olika delar. Många präster som var verksamma för kronan kunde inte svenska. Desto värdefullare var det att de kunde predika på folkspråket — ryska och finska i Ingermanland, estniska och lettiska i Estland och Livland. På det sättet var det mångfalden som gynnades.

Läget var annorlunda i de provinser som erövrades på bekostnad av Danmark-Norge vid Brömsebrofreden (1645) och Roskildefreden (1658). Gränsområdena mellan två rivaliserande stater var särskilt känsliga, inte minst på grund av att svenska, danska och norska har gemensam bakgrund och är nära besläktade. Inbördesförståelighet i gränstrakterna betydde inte i de styrandes ögon att man delade ett och samma språk, vilket än en gång visar att ett officiellt språk inte är ett naturgivet utan ett konstruerat objekt. Det var politiskt angeläget att motverka tänkbara språkliga interferenser genom att försvenska dessa erövrade provinser — Skåneland i första hand. När Östdanmark blev Sydsverige 1658 inleddes en försvenskningsoffensiv som på relativt kort tid skulle göra det kärndanska Skåne svenskt. Karl X Gustavs uniformitetspolitik strävade efter att helt och hållet inkorporera de nya regionerna på alla plan, dock helst utan övergrepp: målet var att styra genom de lokala eliterna och försöka vinna undersåtarnas lojalitet. Emellertid blev denna process fördröjd av kungens plötsliga död 1660. Grundandet av Lunds universitet 1668 var ett viktigt led, men det var först efter skånska kriget (1675-79) Skåne skulle försvenskas helt och hållet. Karl XI:s absolutism och reduktion medförde en tilltagande centraliseringsprocess. Uniformitetsprogrammet inbegrep också språket, vilket Stig Örjan Ohlsson har noga kartlagt i sin doktorsavhandling, *Skånes språkliga försvenskning*. Som i de övriga delarna

av konglomeratstaten Sverige spelade kyrkan en viktig roll. En svensk kyrkoordning infördes, med tillhörande psalmer och bibelöversättning. Gudstjänster och ceremonier var viktiga inslag i försvenskningens processen. Utifrån en fallstudie har Solbritt Hellström nyligen visat att en liknande utveckling ägde rum i Jämtland. Här och var förändrades det sociala nätverket gradvis med allt fler verksamma svenska präster och ämbetsmän. Lag och processer skulle i sin tur bidra till likriktningen: således infördes svensk rättspraxis i Skåne 1682, tjugofem år efter Roskildefreden. Språklig ackommodation genom förändring och inläring skedde på relativt kort tid — några decennier räckte för att försvenskningens processen skulle få nästan fullständigt genomslag.

När Karl XII var död och östersjöprovinserna definitivt förlorade öppnade sig en ny era i svensk historia, "frihetstiden" (1718-1772). Sverige som militärstat var ett minne blott, "vettet blev en makt", för att låna nationalskalden Tegnér's formulering, och landet upplevde en blomstringstid för så väl vitterhet som vetenskap. På språkfronten hade Lundafilosofen Andreas Rydelius, inspirerad av Descartes men också av Locke, öppnat en ny väg genom att publicera sitt stora verk, *Nödiga övningar* (1718-22), på svenska, vilket var ett bevis på att även landets språk var lämpat för att återge intellektuella tankegångar. Vad beträffar skönlitteraturen hade en nationell poesi börjat utformas vid 1600-talets mitt, men det återstod att erövra prosan. Det första mästerverket blev nog Olof Rudbecks *Atlant eller Manhem* (I-IV, 1679-1702), göticismens monumentala höjdpunkt, men stilen bär fortfarande prägel av en något svulstig barockestetik. Det är först med Olof Dalin som svenska språket, befriat från latinska och tyska vändningar som tyngde ner det, skulle få sin moderna spänst och ledighet. *Nya Argus*, den tidskrift han redigerade under två års tid från och med 1732, anses inleda en ny fas i språkhistorien, "yngre nysvenska". Så föddes ett litterärt språk som var gångbart för konstprosa och journalistik, och så pass "modernt" att dagens läsare förstår det utan större problem.

Denna tid markerar överhuvudtaget den definitiva etableringen av svenskan som kulturspråk, även om det alltjämt utsätts för konkurrens. Latinet har fortfarande en stark ställning som "filosofiskt språk", medan franskans frammarsch och utbredning i de högre klasserna, som inleddes under 1600-talet, kulminerar på upplysningstiden. I början av 1700-talet förblir latinet de lärdas officiella mål, inte minst vid akademiska fester, men denna hegemoni avtar ju mer tiden lider, och till sist är det bara teologer som håller fast vid ett språk vars stora fördel är att tillhöra alla och ingen. Samtidigt är det många som vill främja svenskan. Huvudparten av avhandlingarna skrivs på latin, men även där är det snart slut på monopolet. Anders Hellant öppnar en bräsch 1738 genom att disputera med Anders Celsius som preses om *Et nyt sät att fiska i the norländska elfwar*. Han fick dock söka särskilt tillstånd för att bruka modersmålet i detta högtidliga akademiska sammanhang, men allt fler skulle följa hans exempel, inte minst inom moderna

ämnen som ekonomi (som tidigt fick en professur vid Uppsala universitet, med Anders Berch som första innehavare).

Sju år senare skulle en annan disputand, Peter Torger (med Johan Ihre som preses), lovprisa modersmålet som vetenskapligt språk — om än på latin — i *An scientiae lingua vernacula tradi possint ac debeant?* (1745) Fransmännen och engelsmännen hade visat vägen, varför inte följa i deras spår då svenska språket inte var mindre lämpligt för att uttrycka abstrakta tankegångar. Visserligen kunde man behöva mynta nya begrepp, men det låg nära till hands att använda befintliga ord som utgångspunkt ("tankebild", exempelvis, var en bra motsvarighet till "idea") eller också böja latinska termer på svenskt vis ("objectum" < "objekt-et"). Man levde i en ny tid med stark nyttoinriktning och det fanns skriande behov av handböcker på svenska inom många områden. Detta inlägg i debatten väckte stort intresse. Patriotiska, utilistiska och demokratiska argument kom i omlopp, inte minst i *Lärda Tidningar*, där feministiska synpunkter också framfördes under pseudonymen Märta Fjålla. Kvinnor hade inte tillgång till universitetet och dess latinska kultur, därför borde det finnas andra möjligheter för dem till bildning och kunskap — på landets språk.

Den institution som spelade en avgörande roll i denna försvenskingsprocess var Vetenskapsakademien, grundad 1739 av bland andra Linné. Det beslöts att akademins handlingar skulle publiceras på svenska, en radikal åtgärd som innebar att man hade annan prioritet än internationell kommunikation. I utilitarismens tidevarv var målet att nå fram till den breda allmänheten. Drastiskt uttryck skulle man tala bondspråk med bönderna, genom förmedling av de lokalt förankrade kyrkoherdar som kunde vidarebefordra råd och rön i syftet att förbättra hushållsekonomin och näringslivet. Sådana strävanden ingick i ett praktiskt och ekonomiskt program som de makthavande Hattarna stod för. Ur den här synvinkel var landets språk en resurs för nationell blomstring och ett instrument för den upplysta vetenskapen. Allt fler vetenskapliga verk översattes också till svenska. Den unga akademien såg "svenska språket uppbrukande", "modersmålet uppodlande", som en oerhört viktig uppgift. I sanningens namn var det mycket som återstod att göra. Stor oordning rådde i ortografi och i grammatik, därav ett skriande behov av normalisering. Redan 1740 skapade akademien en särskild klass för svenska språket. Enbart språklig kompetens räckte inte för att bli invald, men en sådan var inte desto mindre outhärlig med tanke på att akademins handlingar offentliggjordes på svenska. Ökad klarhet och större konsekvens krävdes i språkliga spörsmål. Så småningom kunde akademien genom Abraham Sahlstedts försorg ge ut två viktiga publikationer, *Svensk Grammatica* (1769) och *Svensk ordbok* (1773).

Men inte ens akademien kunde leva fullt upp till sina uttalade ideal. En av dess grundare, Carl von Linné, kände sig alltmer besvärad att använda svenskan i akademins handlingar för att

beskriva arter; till sist gick han över till latinet 1755. Av såväl teoretiska som praktiska skäl var den berömde botanisten överhuvudtaget en ivrig försvarare av latinet. Detta språk erbjöd en konsistent terminologi som var "såsom pelare för vetenskapen", medan tvetydighet knappast kunde undvikas om man i internationellt sammanhang tillgrip olik moderna språk. D'Alembert var på samma våglängd när han rättfärdigade bruket av ett universalspråk i "filosofiska skrifter", då dessa krävde klarhet och exakthet. Men Linné tillgrip också praktiska argument. Målet för vetenskapsmannen var att få så många läsare som möjligt — "Ju fler ju bättre. Hade jag skrivit på swänska, hade få läst mina skrifter, som nu tjänar hela världen", skrev han till kemisten Torbern Bergman 1764. Enligt egen beräkning kunde han inte hoppas sälja mer än hundra exemplar av sina skrifter i Sverige. Dessutom ville han undvika onödiga polemiker i ett land där det fanns "få owäldige och mogne domare"; genom att publicera på latin hade han i stället "hela werlden till domare".

Utvecklingen gick dock i motsats riktning. Svenskan som vetenskapligt språk vann terräng tack vare de språkvetenskapliga studiernas frammarsch och latinets allt mindre hegemoniska ställning. I själva verket var flera språk i omlopp inom de lärdas republik. Inspirerad av Reaumur skrev Charles de Geer sitt *magnum opus* på franska, *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* (I-VII, 1752-78), som sedan skulle översättas till latin. Samuel Klingenstierna publicerade i akademins handlingar en uppsats på svenska om akromatiska linser som spreds vidare i olika språkdräkter: latinsk översättning i *Philosophical Transactions*, fransk résumé i *Journal des Sçavans*, slutgiltig version på latin genom försorg av vetenskapsakademien i Sankt Petersburg.

Spänningar och motsättningar fanns onekligen i frihetstidens Sverige. En av dåtidens främsta humanister, Johan Ihre (1707-80), kan åberopas som exempel. Denne professor i latinsk poesi, född samma år som Linné, betraktade det klassiska arvet som närmast heligt och intog följaktligen en konservativ ståndpunkt i språkfrågan. Att hålla sig vid latinet var det bästa värdet mot den alltmer hotande babyloniska förbistringen. Samtidigt var han inte opåverkad av de nya vindar som blåste. Tidsandan gynnade forskarinsatser som i hög grad var förankrade i den empiriska verkligheten. Ihres avgörande bidrag till vetandet var faktiskt att vetenskapligt grunda den nordiska filologin. Långt före Rasmus Rask och Jacob Grimm formulerade han de germanska ljudskridningslagarna (hur vissa urgermanska konsonanter utvecklades ur de indoeuropeiska); vad beträffar svenska språket gjorde han pionjärinsatser inom etymologi, jämförande språkvetenskap och inte minst dialektologi (jfr. *Svenskt dialekt lexikon*, 1766). Som patriot i göticistisk anda ville han skydda svenskan från utländska influenser; han förespråkade att hämta ord från fornsvenska och dialekter från landsbygden — ett sätt enligt honom att berika språket och samtidigt göra rent hus med onödiga lån. Paradoxalt nog var han både hängiven classicist och ivrare för förbättringen av modersmålet. Latin eller svenska? För Ihre var svaret både-och.

Under den gustavianska tiden skönjer man ett nytt sätt att närma sig språket som nationell identitetsmarkör. Det franska språkets inflytande når nu sin kulmen bland adeln, som uppfattar sig som en del av den europeiska aristokratin. Kungen själv, Gustaf III, är ett praktexempel på en upplyst furste som är lika bevärdad i franskan som i sitt eget modersmål. Men den rådande gallomanin i de högre samhällsklasserna betyder inte att svenskan minskar i betydelse, snarare tvärtom. Som kulturpolitiker hämtade visserligen monarken inspiration från Frankrike och dess institutioner, men för att målmedvetet tjäna nationella syften. Den 5 april 1786 grundades Svenska Akademin vars främsta uppgift var att "arbeta uppå svenska språkets renhet, styrka och höghet" inom vetenskapen, skaldekonsten och vältaligheten. Man känner igen formuleringen från Franska Akademin som i egenskap av språkvårdare strävade efter "une langue pure, éloquente, capable de traïter les arts et les sciences". Svenska akademien var en statlig angelägenhet som under mottot "Snille och smak" förväntades vidta åtgärder i syfte att förbättra nationalspråket, upprätthålla kvalitet i litteraturen (det egna språket skulle få en litteratur i paritet med den franska), utarbeta ett lexikon, förstärka den inhemska kulturen, utdela belöningar till dem som förtjänstfullt bidrog till att uppfylla dessa patriotiska mål och upprätthöll minnet av rikets historiska dygder. Gustaf III var nog den regent som förde den tydligaste språk- och kulturpolitiken. Hans insatser utgör — explicit eller implicit — den givna bakgrunden till senare diskussioner om språkvård och nationallitteraturens ställning i samhället, vare sig man tänker i liknande banor eller inte. Den nyligen väckta debatten kring en svensk litterär kanon bär en omiskännlig gustaviansk prägel!

Förlusten av Finlands 1809 återupplivade den göticistiska ådran, dock med nya förtecken. Det var inte längre fråga om att rättfärdiga en nyvunnen stormakt utan snarare att sätta plåster på såren och mana alla krafter till att "... inom Sveriges gränser erövra Finland åter", som Tegnér uttryckte saken. Diktarna som bildade "Göthiska förbundet" såg som sin uppgift att förhålliga det hårt drabbade fäderneslandet och försöka glömma Finland med äran i behåll. Ett antal patriotiska dikter bidrog till att konstruera (eller förstärka) en nationalmyt som också hade en språklig sida. Det är först nu identifikationen mellan svenska språket och nationalstaten Sverige blir tydligast. I dikten "Språken" (1817) besjunger Tegnér sitt modersmål som "Ärans och hjältarnas språk" (olyckligt nog, har det påpekats, valde han tre substantiv som alla är lågtyska ord, inlånade under medeltiden!) Vidare uppmanar skalden att "tvätta det främmande smink/kanske det snart är för sent" — med syftning på de gallicismer som smugit sig i nationalspråket. Nationalismen var på frammarsch, inte bara i Sverige. I Franska revolutionens anda var det bara franskan som kunde räknas som nationens språk. I *Tal till den tyska nationen* hävdade Fichte att det som verkligen förenade tyskarna var tyskans sätt att kombinera det sinnligt-åskådliga med det abstrakta. Språket tillskrevs mer än någonsin en avgörande roll för identitetsskapande.

Tyska influenser gjorde sig starkt gällande i romantikens Sverige, inte minst från Herder och dennes uppfattning om språket som en levande organism och ett uttryck för folkets själ. På gott och ont blev parollen "ett språk, ett sinne, en nation". Samtidigt innehöll dock det romantiska programmet en idealisering av allmogen som bärare av det autentiskt svenska. Kultur och civilisation konstruerades som motsatspar. Den oförfalskade landsbygden betraktades som Sveriges egentliga hjärta, i synnerhet Dalarna. Detta kunde ha gynnat dialekterna runt om i landet, men det blev knappast mer än folkloristiska inslag som aldrig rubbade rikssvenskans ställning som Sveriges enda legitima språk. För övrigt slog Svenska akademien vakt om standardspråket, inklusive för att skydda det från kontamination utifrån. Under skandinavismens storhetstid i mitten av 1800-talet kunde man tänka sig ett närmande med de övriga skandinaviska språken. Det var inte orimligt att betrakta svenska, danska och norska som dialektala varianter av samma språk i ett nordeuropeiskt kontinuum, men Akademien intog i den frågan en konservativ hållning. Den såg som sin uppgift att bekämpa lånnord och bevara språket som nationellt minne; skillnaden mellan svenskar och andra skandinaver skulle klart markeras.

Den språkliga homogeniteten skulle också prioriteras under 1900-talets modernistiska folkhemsprojekt. Minoritetsgrupper utsattes för omfattande försök till mer eller mindre påtvingad assimilation, bland annat med obligatorisk enspråkig svensk skolgång. Denna attityd skulle mjukas upp under 1960-talet, inte minst på grund av en omfattande finsk arbetskraftsinvandring och ett utökat nordiskt samarbete. En ny språkpolitik infördes för att bättre tillgodose behoven hos landets största minoritet och underlätta en eventuell återinvandring. Finskspråkig skolundervisning kom till stånd, likaså TV-sändningar på finska. I samband med ökad invandring ändrades också den nationella självbilden hos svenska folket. Med hänvisning till minoriteternas historiska rättigheter eller majoritetens skuld erkändes 1995 fem nationella minoriteter och lika många minoritetsspråk som hemmahörande i Sverige : samer (samiska), romer (romani chib), judar (yddisch), tornedalingar (meänkieli) och givetvis finnar (finska). Samer hade funnits sedan urminnestid, finsktalande innevånare under hela rikets historia, romer från åtminstone 1500-talet, judar från och med Gustaf III:s lagar som tillät dem att etablera sig i tre svenska städer (Stockholm, Göteborg, Norrköping), tornedalingar något senare (den gräns som upprättades efter den ryska erövringen av Finland 1809 överensstämde inte med den existerande språkgränsen, vilket ledde till att vissa områden i svenska Norrbotten fick en finskspråkig majoritet).

Och bilden är givetvis långt brokigare än så på grund av den betydande invandring från alla världsdelar som ägt rum efter andra världskriget. I högre grad än de nordiska grannländerna har Sverige blivit ett multietniskt och multikulturellt samhälle, med många nya inkomna modersmål i omlopp och även nya sociolekter i invandrartäta förorter — "Rinkebysvenska" är numera ett vedertaget begrepp. Visst har detta påverkat samhället, men mer på det allmänna kulturella

planet än på det rent språkliga. Svenskan verkar vara ett större problem för de nykomna invandrarna än invandrarna för svenskan. En debatt som fördes på 1980-talet handlade om huruvida svenskheten var hotad i takt med att nykomlingarna blev alltmer synliga (och även av den begynnande processen mot ökad europeisk integration). Sådana farhågor skingrades av etnologen Orvar Löfgren i följande ordalag: "Som vanligt underskattade man den fantastiska försvenskningssapparat som Sverige utgör. När invandrarna ansöker om bidrag för att i den av riksdagen påbjudna kulturella mångfaldens tecken få slå vakt om sin kultur innebär detta att de snärjs in i folkrörelsesveriges skrivna och oskrivna lagar: här måste väljas styrelse enligt demokratisk modell, föras bok, bedrivs barn – och jämställdhetsverksamhet. Samtidigt som man övar in sitt hemlands vilda danser blir man omärkligt mycket svensk." ("Att nationalisera moderniteten", i *Nationella identiteter i Norden*, 1991).

Det intressanta är att två skilda uppfattningar om språkets funktion i samhället tycks samexistera i dagens Sverige. Vad beträffar minoriteter blickar man gärna i backspegeln och erkänner deras språk på grund av vad de betyder för gruppens identitet. Sålunda ska invandrabarnen ha rätt till hemspråkundervisning, samtidigt som de förväntas vara integrerade i en svenskspråkig miljö. Som Kulturutredningen slog fast 1995 apropå invandring: "Att behärska det svenska språket är nödvändigt för att ta sig in och verka i samhället och bli delaktig i det svenska kulturlivet. Språk och kultur är ouplösligt förenade med varandra och den viktigaste identitets- och kulturbäraren. Undervisning i det egna språket är därmed ett stöd till att bevara och uttrycka det egna kulturarvet".

Liknande minnespolitiska tankegångar tycks däremot vara sällsynta eller obefintliga när det gäller nationalspråket. Svenskan i det dominerande perspektivet legitimeras inte som det förflutnas språk utan som framtidens — inte minst för nykomlingarna som lär sig det efter sin ankomst, varigenom de hittar sin plats som "nya svenskar" i landets politiska och ekonomiska gemenskap. Historiskt sett har språkvården alltid pendlat mellan traditionalism och funktionalism. I dag, om man utgår från de flesta debattinläggen, är det kommunikativa mål som i demokratins namn sätts i främsta rummet. Fokusering på nuet och framtiden gör att historien trängs undan, att svenska språket betraktas mer som ett instrument än som ett kulturarv. Någon form av explicit minnespolitik kan knappast skönjas i de senaste inläggen, exempelvispropositionen "Bästa språket" (25 september 2005) som anger riktlinjer för en aktuell språkpolitik. Svenskan utsätts uppenbarligen inte för några större hot, vilket förklarar att man i regel har ett ganska avspänt förhållande till språkfrågor. Propositionen ifråga förespråkar dock att man ska motverka så kallade domänförluster — med andra ord inte låta det engelska inflytandet bli alltför dominerande inom vissa områden. Att systematiskt bruka engelska i stället för svenska riskerar ju att försvåra tillgången till forskningsresultat, att försämra inlärningen, att begränsa deltagandet i arbetslivet.

Därtill kommer att svenska som vetenskapligt språk som byggdes upp av tidigare generationer riskerar att bli devitaliserat om själva vetenskapsidkarna väljer bort det. Somliga varnar också för nivellering och förflackning i samband med utbredningen av den anglosaxiska populärkulturen. I det hela taget visar man ändå större tolerans för "svengelska" eller "swenglish" än man gör i Frankrike för "franglais". Det finns olika skäl till det, men ett av dem torde vara att svenskan är så pass smidig att den lätt kan assimilera och nationalisera lånord från engelskan — som ju är besläktad med de nordgermanska språken.

Låt oss återknyta till Gustav Sundbärg och Ludvig Nordström som citerades inledningsvis. Båda lyfte fram partikularismen som ett utmärkande drag för Sverige. Även idag kan man ge dem rätt till en viss grad. Det finns alltjämt regionala språkskillnader som är fullt levande, många språkgränser finns kvar, och även mål som inte är gångbara i några officiella sammanhang lever vidare. De intar också en säregen plats i skönlitteraturen som i sin tur skänker dem legitimitet— författare som Vilhelm Moberg, Sara Lidman, Torgny Lindgren och många fler har bidragit till det. Man kan till och med säga att man älskar dialekterna i ett land där nationalromantiska drag finns kvar mitt i moderniteten. (I propositionen "Bästa språk" från 2005 står det till och med att "dialekterna bör främjas", med hänvisning till ett gemensamt kulturarv). Emellertid har riksspråkets hegemoni aldrig varit hotat för den skull. Väljer man just språket som sökarljus kan man ifrågasätta Nordströms påstående att riksenheten var "mer eller mindre lös" eller Sundbärgs föreställning om bygdens primat. Den svenska språkidentiteten, väl förankrad i det gamla stabila svenska samhället, har varit påfallande stark under flera århundraden. Därmed inte sagt att det inte funnits plats för regionala varianter av standardspråket, det vill säga statens språk som tjänar som norm, närmast som lag— även inom detta område finns det jurister, domare och poliser! Men inget språk, hur officiellt det än är, är alltigenom homogeniserat. Ett neutralt standardspråk som inte avslöjar talaren geografiska härkomst är ett gränsfall. De genuina dialekter som finns kvar, till exempel i norra Dalarna eller på Gotland, utgör en annan ytterlighet; i den mån de skiljer sig på flera språkliga nivåer från rikssvenskan uppstår då någon form av tvåspråkighet, anpassad till skilda kontexter. Mitt emellan finns det ett brett spektrum av riksspråksvarianter, eller utjämnade dialekter, som till exempel göteborgska, uppländska, östgötska, norrländska, kanske till och med stockholmska, men rikssvenskan förblir den överordnade normen. Även om talarna uppvisar regionalt betingade skillnader i sitt sätt att tala är deras språklojalitet i allmänhet obestridlig, inklusive i de områden som inkorporerades i det svenska riket så sent som på 1600-talet.

Till sist kan det vara frestande att i korthet jämföra Sveriges språkpolitik med den som förts i Norge och Frankrike, två länder som har valt motsatta vägar. I Norge, där bibeln inte översattes till folkets språk och som länge var ett lydrike till Danmark, även i språkligt avseende, gjordes många insatser, ömsom reformistiska, ömsom radikala, för att under 1800-talet återerövra landets

egentliga språk. Detta ledde till erkännandet av någon slags norsk-norsk mångspråkighet som ofta förbryllar betraktaren utifrån. Inte nog med att landet förfogar över två officiella standarder för skriftspråk (bokmål och nynorsk), det finns också otaliga dialekter som anses fullvärdiga och sinsemellan likställa— alla möjliga varianter godtas! Språklig anarki? Inte alls, enligt den dansk-norske författaren Aksel Sandemose, som började skriva på norska på 1930-talet och var en entusiastisk försvarare av "Den norska revolutionen" (jfr. hans artikel i *Social-Demokraten*, 10-VII-1935). Flerspråkigheten är förvirrande enbart för den som står utanför, menar han, inne i kretsen är den rikedom. Det tragiska var i stället att överhetens språk (danskan) härskade under flera sekler som ett främmande inslag. Sent omsider insåg dock folket att språket var en personlig egendom och att man hade full frihet på den punkten. "Norge, som har kastat språket i smältdegeln och totalt utrotat den äldre generationens respekt för det "riktiga", har på detta sätt nått en språklig och litterär förnygring, som kanske inget land i världen har sett maken till", hävdar Sandemose, som också gläds åt att "dialekterna sipprar in i det gamla och stela bokmålet så att riksnorskan år från år skiftar ansiktet".

Kontrasten med Frankrike är slående. Under den franska monarkin bedrevs en systematisk politik som syftade till att förfranska landets perifera delar, knyta eliterna till makten och motverka kulturell särart som kunde hota centralismen. Överheten från Île de France och Loiredalen upphöjde sitt eget mål till officiellt språk, vilket innebar en tillbakagång för de regionala dialekterna i norra Frankrike; läget var dock annorlunda i den södra delen av riket där någon form av tvåspråkighet uppstod. Ytterligare ett steg mot likriktning togs under Franska revolutionen. Entydigheten skulle skapas, alla avvikande språkformer skulle utplånas! Abbé Grégoires berömda skrift från 1794, *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*, bekänner färg utan omsvep. Sedan dess har språkpolitiken mjuknat något. En lag från 1951 (loi Deixonne) gav till och med visst erkännande för regionala språk. Men en stark jakobinisk tradition har trots allt varit ett hinder för en riktig acceptans av minoritets- och regionala språk. Ett tillägg i grundlagen (1992) slår också fast att franskan är landets enda officiella språk.

En decentraliserad modell av norskt snitt hade inte passat i Sverige — beroende i första hand på att de nordiska grannländerna skiljer sig markant vad beträffar historisk utveckling och förvaltningstraditioner. Sverige är av gammal hävd en starkt centraliserad stat, precis som Frankrike, men det innebär inte att den språkpolitik som förts i de båda länderna kan likställas, bortsett från några gemensamma drag som hör till utanverket. Utvecklingen i Frankrike har varit långt mer brokig och dramatisk än i Sverige, som var det första landet som fick en enhetlig statsapparat, inklusive domstolar och centralförvaltning, vilka reglerade provinserna, bland annat genom en helt statlig skatteuppbörd. Överhetsstatens kontinuitet och en relativ jämlikhet bland

undersåtarna förklarar nog att Sverige har sluppit de värsta stormarna. Man pratar ofta om "den svenska modellen" som tog fart med avtalet i Saltsjöbaden 1938, men man glömmer ibland att denna modell också har många och djupa rötter i det förflutna. Även i äldre tid har man förmått hitta breda pragmatiska samförståndslösningar. Till och med en hårdhänt herre som Gustav Vasa förstod under 1540-talet att en ordnad dialog mellan kungamakten och lokalsamhället var nödvändig för att undvika en förödande konfrontation mellan överhet och undersåtar. Sedan dess har Sverige inte drabbats av större folkliga uppror eller av någon revolution, vilket är ganska unikt i Europa. Sveriges historia kunde kanske beskrivas som ett ständigt möte mellan makten och folkligheten. Det språkliga samförståndet inskriver sig i detta breda sammanhang. Riksspråket har utvecklats parallellt med nationalstatens konsolidering. En gedigen svensk språkidentitet har kunnat skapas genom en stark centralstyrning och en medveten språkpolitik — rätt så mild egentligen, men ändå påtvingande. Den blandning av auktoritärt styre och folkliga inslag som karakteriserat Sverige under historiens lopp har kanske varit rätt formel för att bevara den civila freden. Landet har aldrig drabbats av språkstrider. För att återknyta till Orvar Löfgrens slående formulering är det uppenbart att "den fantastiska försvenskingsapparat som Sverige utgör" förmår inte bara integrera "nya svenskar", den har också visat sin effektivitet genom tiderna för att binda samman Svea rikets undersåtar.

Referenser

- ALLEÉN, STURE, LOMAN, BENGT, SIGURD, BENGT: *Svenska Akademien och svenska språket*, Stockholm, 1986
- ANDERSSON, Lars Gunnar: *Fult språk. Svordomar, dialekter och annat*, Stockholm, 1985
- BATTAIL, Jean-François: "Quand la Suède dominait la Baltique orientale", in *Revue Germanique Internationale*, 2010
- BOURDIEU, Pierre: "Ce que parler veut dire" (1992), in *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, 2001
- Bästa språket — en samlad svensk politik*, Proposition 2005/06 :2
- EHN, BILLY, FRYKMAN, JONAS, LÖFGREN, ORVAR: *Försvenskningen av Sverige. Det nationellas förvandlingar*, Stockholm, 1993
- GAUNT, David, LÖFGREN, Orvar : *Myter om svensken*, Stockholm, 1991
- HANSSON, Stina: *Svenskans nytta, Sveriges ära. Litteratur och kulturpolitik under 1600-talet*, Göteborg, 1984
- HELLSTRÖM, Solbritt: *Att vänja sig till det svenska språket*, Umeå, 2008
- LARSSON, Lars Olof: *Gustav Vasa — husfader eller tyrann?*, Stockholm, 2002
- LINDBERG, Bo : *De lärdas modersmål. Latin, humanism och vetenskap i 1700-talets Sverige*, Göteborg, 1984
- LINDROTH, Sten: *Svensk lärdoms historia. I. Medeltiden. Reformationstiden*, Stockholm, 1975
- LINNÉ: Brev till T. Bergman 1764, *Bref och skrivelser av och till Carl von Linné*, ed. Th. M. Fries, 1909
- LÖFGREN, Orvar: "Att nationalisera moderniteten", *Nationella identiteter i Norden — ett fullbordat projekt ?*, Nordiska rådet, 1991
- NORDSTRÖM, Ludvig: *Pyramiden Sverige*, Stockholm, 1934
- OHLSSON, Stig Örjan: *Skånes språkliga försvenskning*, I-II, Lund, 1978-79
- SANDEMOSE, Axel: *Moraliska tankar. Artiklar 1931-1962*, Stockholm, 1981
- STÅHLE, Carl Ivar: *Svenskt bibelspråk från 1500-tal till 1900-tal*, Stockholm, 1970
- SCHÜCK, Henrik & WARBURG, Karl: *Illustrerad svensk litteraturhistoria*, I, Stockholm, 1911
- Svenska språkets historia i Östersjöområdet, *utg. Svante Lagman, Stig Örjan Ohlsson, Viivika Voodla, Tartu*, 2002
- SUNDBÄRG, Gustav: *Den svenska folklynnen*, Stockholm, 1911
- TELEMAN, Ulf: *Ära, rikedom och reda. Svensk språkvård och språkpolitik under nyare äldre tider*, Stockholm, 2002
- WIGGEN, Geirr: "Majoritetsspråk og minoritetsspråk i et nordisk perspektiv", *Språk i Norden* 1996
- ÖSTMAN, Hans & Margareta: *Au champ d'Apollon. Écrits d'expression française produits en Suède (1550-2006)*, Stockholm, 2008